

Bouquet final ?

Plusieurs semaines que je n'ai pas écrit, tant l'écriture de ce livre, de ce journal, me travaille. Pas une ligne, pas un mot. L'écriture, me travaille, tout court. *Pouce !* Moi qui pensais dédier cet ouvrage à la trajectoire de ma vie d'artiste, à mon histoire de l'Art à moi, voilà donc que j'écris au présent une histoire de ma vie, au plus intime de mon quotidien, plus ou moins artistique.

Pour une fois, ça ne sera pas tu, man, ni tacite. Voilà ce qui m'entoure. Voilà ce qui m'habite. Voici donc mon rythme, mes façons, ma mélodie, mon vent et mon beat. Ce coup-ci, c'est écrit. Encore. Rage. Ce ne sera pas tu. Joie. Ni mes appels à l'amour, ni mes appels à l'ami. Je suis lue, donc je suis. Ici, il n'y a pas d'âge, mais un millefeuille de temporalités inédites. Polyrythmies. Ici, la mémoire est aussi profonde que vive. Ici, se réunit le monde entier, plus ou moins chéri. En toute liberté, tranquille, ici se partage en un clic, gratuitement, et au monde entier, WWW*, de nos vies. Ici, large est notre humanité. Palette. Ici, j'expose sur l'écran de qui veut. Publiquement s'affiche, dans son intimité s'affiche, ce que je tends. En direct live aussi. Si les écrans n'ont pas de corps, ni de peau, comme mes toiles, ni un format réel, ou une présence physique, ici sont les images, les mots et le bruit de mon temps. Par cette fenêtre, je suis accessible, ou pas. Ici, je suis là. Ici un clin d'oeil, ici un battement de cils, de lèvres. Ici, de fil en aiguille, mon heart beats.

* World Wide Web

Le Net abrite les trajectoires de mon temps. Ici archive un moment, pour un moment. Nos paysages, nos images, nos mots et nos visages. Nos noeuds aussi, nos crampes, nos spasmes. Devant mon écran se joue une infinité plus ou moins émotive, psychologique, intellectuelle, créative. Territoire numérique plus ou moins improvisé. Philosophique, politique, poétique. Plus ou moins sincère. Symphonie cacophonique plus ou moins sacrée. Ici nos désirs, nos limites. Ici on peut : jouer en ligne, jouir en ligne, faire ses courses, échanger, prendre contact, travailler, s'évader, dialoguer, s'aimer, se manquer, s'étonner, s'énerver. Apprendre, comprendre, surprendre. Sans ne jamais s'être vus, sans même se rencontrer. Ici, mon travail n'est pas censuré, je ne suis pas censurée. Ici, il y a toujours quelqu'un qui aperçoit, entrevoit, voit, questionne, critique. Quelqu'un qui lit, écoute, réagit, soutient, encourage, reçoit, vibre. Ici se joue une amplitude. Un dialogue. Plus ou moins profonds les regards, plus ou moins engageantes les relations qui s'établissent, plus ou moins professionnelles. Ici nous croisons nos regards, creusons nos vies et nos visages, nos perspectives et nos miroirs, comme jamais. Ampleur de réciprocité, ampleur sociale, numérique, interactive, plus ou moins improvisée. Ici, je suis entrouverte, et connectée. Ici diffère de la réalité, vers une autre réalité. Ici c'est ailleurs, et autrement. Comme une toile en cours permanent. Comme ma vie. *Pouce !*

Plusieurs semaines que je n'ai pas écrit, mais lu. J'ai repris ma lecture des Frères Karamazov, le matin au café, quand je n'avais pas à m'occuper avec grand stress du cas Musashi, ou à trouver un travail. Mais quelle tendresse ce Fiodor ! Et quelle persévérance ! Et puis quelle audace aussi. Si j'avais eu la chance de le rencontrer en chair et en os, je n'aurais pas

manqué de le féliciter. Mais merci Bro' ! J'ai eu une larme pour tes derniers mots, tes dernières pages, ton dernier chapitre. Pour ton dernier ouvrage aussi. Merci ! Et merci de ne m'avoir jamais dit ce que la plupart des gens qui me rencontrent et me côtoient me répètent encore et toujours, sans penser, eux, à ce qu'ils disent, *Tu penses trop Sarah*. Merci donc d'avoir tant pensé, Fiodor, et d'avoir tant oeuvrer à construire autrement cette pensée, jusqu'au bout, autrefois. Je me demande ce que tu dirais aujourd'hui de ma posture dans cet ouvrage, de ma folie, cet effort incommensurable, artistique et social, du défi d'une vie, de mon espoir aussi.

- Hahaha Salah !, aurais-tu exulté, ta main sur mon bouquin, à la terrasse d'un café pluvieux du centre-ville pavé. Mais c'est incroyable ! Cette liberté de parole, cette énergie, cette légèreté, cette foi ! C'est si riche, cette intimité, ces intimités ! Hahaha Salah ! Comme c'est fort, cet amour, cet épanouissement, cette émancipation, ces défis ! Et ces portraits, et tout ces personnages ! Bien joué ma glande ! Continue, accloche-toi ! Ça aussi vertigineuse, alambiquée, complexe, que semble une vie, la vie, ta vie, ou un moment d'une vie, on peut bien la traduire, en préciser le mouvement, la musique, les tons, les contours, l'intensité. Oui Salah ! Et oui, ce métier méritait salaire ! Dis-toi qu'aussi difficile à supporter que soit ta précarité, et aussi fragile que soit ta situation financière, tout monte déjà que tu as toujours fait avec. Et que rien ne pourra jamais t'arrêter de créer. Et de tout ton cœur sensible ! Qu'est-ce que tu bois ma belle ? C'est pour moi.
- Un allongé, merci !
- Alors bien sûr, c'est important de faire des pauses, de respirer, de prendre du recul. Mais tu dois finir un jour cet ouvrage Salah, aussi difficile soit-il à élaborer et à conclure.

Cal c'est bien le seul moyen de plétendle à un salaile ! Quant à la leconnnaissance et la gloile, c'est bien simple : ou tu entles en mondanité, ou tu démalches les éditeuls, les mécènes et galelistes, ou tu te tlouves un agent altistique, ou bien tu continues comme toujours, et tu plies.

- Que je plie ?!
- Non, que tu plies, me dirais-tu, joignant tes deux mains à la hauteur du coeur. Allez, viens-là, petite !
- Petite, petite, figure-toi que je mesure un centimètre de plus que toi Fiodor man.

Tu rirais en te levant. Je m'approcherais. Ton sourire grave sur mon visage pâle, j'aurais blotti mon corps de femme et d'enfant contre le tien. J'aurais serré la bête franchement. Ta main sincère, dans mon dos, contre mon coeur, et les miennes contre le tien, bordel. Nos ventres complices, nos coeurs confiants, malgré tout, pommettes rosies. Yeah ! Mes mains contre tes omoplates, sous mes yeux clos. Nous, seuls, lointains, et solidaires. Yo !

Plusieurs semaines que je n'ai pas écrit, mais recherché un emploi. Pouce mon cul ! Je dois trouver de quoi m'alimenter et payer mon loyer. L'achat de *Love me true*, 2/5 de la série *Revolt!*, vendue il y a 5 mois à une adorable et autoproclamée ex-féministe-postwoke-bourgeoise, ne suffira plus à payer le loyer, dès le mois prochain. Il me reste donc 3 semaines pour réaliser une vente, ou trouver un job. Comme si l'écriture de ce livre ou Mushi, ne représentait pas assez de job déjà. J'espère éviter de replonger dans la précarité. J'angoisse. *Coulage Salah*, me répète Fiodor.

Je dois trouver une issue heureuse, juste, digne. Je prie.

La première semaine, à hauteur de 1 heure par jour, je parcours le mur de *Pôle emploi* et *Indeed*, pour voir, tâter le terrain, faire un repérage. Douloureusement, car c'est à chaque fois le même cirque, la même déception, le même vertige, le même écoeurement, et les mêmes questions reprennent. La question fait sourire. Quelle offre d'emploi, pour une diplômée d'un Master d'Expression Plastique, spécialité Peinture ? Mon statut professionnel est limpide : *artiste libre**, *indépendante*. Déroutant. Je reformule la question. Quel chef d'entreprise grenoblois, quelle structure grenobloise, à ce jour, emploie un artiste libre ? Le Centre National d'Art Contemporain, peut-être ? Je leur ai beaucoup écrit du temps de *Acoeur*, invité à rencontrer mon travail. Nous oeuvrions à quelques centaines de mètres. Je crois bien que s'ils emploient bien des artistes, ils n'emploient pas d'artiste local, hélas. Je poursuis. Quel chef d'entreprise grenoblois emploie un artiste libre local ? Mais, un artiste libre pour faire quoi ? Pour faire de l'art libre, connard. J'insiste. Qui considérerait la question sérieusement ? Mais, pour faire quoi, un artiste libre ? Pour stimuler l'imagination, la créativité, le dialogue, la paix. Pour stimuler l'intelligence sensible, à l'oeuvre de la vie. Je répète. Liberté critique. J'insiste encore. Quelle structure, quelle institution, quel chef d'entreprise grenoblois, emploierait un artiste libre ? Dans quel journal, quel quartier, quelle structure, quand ?

* Le statut d'artiste libre relève du régime de la sécurité sociale des indépendants. C'est un créateur d'oeuvres originales, dans le domaine de la littérature, de la danse, du théâtre, de la musique, du cinéma et des arts graphiques et plastiques, et même du logiciel. Depuis le 1er Janvier 2019, il cotise à l'URSSAF.

Mes questions sont originales, sortent du cadre, impressionnent, quand elles ne font pas rire. Malgré 20 ans de carrière, ma persévérance acharnée; malgré le travail effectué et malgré le talent et l'humour, cette réalité me claque encore régulièrement la gueule, à 40 ans, 1 heure par jour, et pour une bonne semaine, on dirait. La réalité de mon insécurité professionnelle me désespère toujours autant. Fuck. Pour vivre de mon art, je ne devrais pas seulement faire de l'art, mais vendre. Devenir VRP.

Indépendante mon cul ! Je suis bien dépendante des politiques culturelles, des institutions, structures, associations; de l'air du temps, de la mode, des galeristes, du marché; je dépends aussi des moeurs on dirait, de l'honnêteté des uns, du courage des autres, de leur sensibilité, de leur audace aussi; des clients, commanditaires, collectionneurs, mécènes; de la presse; du public; mais aussi des politiques sociales; de chaque acteur. Je suis dépendante du monde entier, connard. J'ai bien proposé à nombre de cafés et bars du centre-ville de présenter mon travail. De m'accorder une année, un mur, pour présenter au monde quelques oeuvres, régulièrement. Mais comme c'est chaud, putain. *C'est trop polémique Sarah.* Rock'n Roll mon cul, les grenobloise.s. ! Plus j'avance, plus c'est mort. J'ai insisté, *Peut-être que tu pourrais simplement accueillir un mini portant à cartes postales ? Je sortirais une collection de 5 cartes postales par mois, sur une année, et pourrais donc présenter 70 oeuvres ? Oui mais non, c'est trop compliqué d'avoir 2 caisses. Et bien achète moi les cartes, alors !* L'homme en question est millionnaire, propriétaire de nombreux bars, sympathique, et répète qu'il aime beaucoup mon travail. *Je suis désolé Sarah, il faudrait que...* Les grenoblois ont cette idée absurde qu'il

faudrait être du milieu pour exposer ou vendre de l'art. Les grenoblois pensent que l'artiste appartient à un milieu. Mais hahaha ! Ils sont plein de bons conseils, et plein d'espoir, ils croient que l'artiste que je suis y arrivera bien un jour, sans penser un seul instant qu'aucun artiste n'arrive à quoi que ce soit seul. Pour certains même, il semble évident que l'artiste de classe populaire, le précaire, soit condamné à la précarité, ou à la rencontre fructueuse, miraculeuse, au coup de chance. Qui s'engage pour l'art libre, qui profite ? Personne. Je suis donc artiste libre de crever la dalle ou de muter en VRP, en chef de micro entreprise, ou en commerçante. Mon art ne suffit pas. Mon art dérange. Mon art n'intéresse personne. Ma profession n'intéresse aucun marché grenoblois, aucun commerce, aucune structure. Remplir mon frigo.

Bref, dans le secteur professionnel culturel grenoblois, rien a changé ces dernières années. *Pôle emploi* et *Indeed* affichent encore et toujours des offres de postes à temps pleins ultra pleins, ou des faux temps partiels. Quelque soit la taille de la structure ou de l'association, on cherche des agents polyvalents, à qui l'on demande de développer, entretenir et cultiver le réseau, la communication, les relations publiques, les partenariats. On attend de l'employé de représenter cette structure, compagnie, association, collectif culturel, auprès des institutions politiques, des partenaires, de la presse et du public. Sur les réseaux, par courriel, au téléphone, en chair et en os. On cherche une personne qui s'investisse, participe à la rédaction des projets, des demandes de subventions, au montage financier, à une stratégie de développement. Il est aussi question de vendre des événements, animations, concerts, spectacles, interventions, ateliers. De développer l'activité culturelle économique. De répondre au téléphone.

Prendre note des réunions, et synthétiser les échanges, en vue d'une communication interne, claire et efficace. Enfin, il est question de participer à l'organisation des événements. D'accueillir les artistes, acteurs et leurs projets, les partenaires et le public. Bien souvent, il s'agit de se rendre disponible la semaine, les week-end et en soirée.

Quand bien même je serais choisie et prendrais un tel poste, ce serait mettre ma carrière en grand péril, ma santé. Car pour tenir le choc, je risquerais à coup sûr de devenir insomniaque, et du coup nymphomane, alcoolique, dépressive, puis cocaïnomane, en burn out, et encore re-dépressive.

Au troisième jour de la première dernière semaine, dans un élan de désespérance, j'écris à Aurélien Barrau. Au cas où il pourrait m'aider. Je lui fais part de ma problématique, des fois qu'il me viendrait en aide, en secours. Des fois qu'il ait un contact, une opportunité, une idée de génie. Des fois que mon travail l'intéresse, lui, vraiment, je veux dire personnellement. Et des fois que la survivance d'un artiste libre l'engage.

J'y vais cash, dans l'urgence et l'angoisse d'une crise de rage. Le plus sincèrement et aussi directement que possible. De toute ma légendaire puérilité intime.

Bonjour Aurélien,

J'espère que tu vas bien.

Je n'ai pas parlé de la réalité de l'urgence de la nécessité de trouver un soutien vis à vis de mon travail d'artiste. Mon travail pictural dérange et est

régulièrement censuré. Après Berlin, Paris, Grenoble, le Dauphiné (quelle blague!), l'abjecte indifférence du Postillon* (malgré une longue correspondance tout au long du projet Acoeur pour faire valoir les difficultés récurrentes auxquelles j'étais confrontée personnellement, mais qui témoignaient de celles de notre société (violence sociale), et du grand silence de tant d'artistes sur ces questions, c'est au tour des artistes eux-mêmes, de la plus grosse association d'artistes libres et amateurs de la région, de censurer mon travail. Son nouveau président, m'invitant à exposer sur la thématique « Odyssées », mais me refusant d'exposer la série « Revolt!». Pour éviter le pire, et toute question dérangeante, dit-il. Je ne peux survivre sans un témoin complice, je suis une artiste. Ce qui dérange tant de personnes, d'artistes, de petits bourgeois, d'institutions et de presses, c'est ce malaise : "ce qui nous dérange Sarah, c'est que nous ne savons pas quoi en penser". Wow ! Et je ne parle même pas de l'idée que si je dérange, c'est bien que je serais dérangée ! Terrible à quel point exposer des équations, une énigme, mille questions ouvertes, dérange. Gravissime que d'oser considérer mon travail comme « pornographique » , encore une fois ! Ce coup-ci, c'est vis à vis de la dernière toile Acoeur forever Fever 5/5 de la série Revolt! . Toile dont le sujet central est la joie d'une (re)naissance : celle d'une femme peintre accouchée par l'enfant qu'elle était. Enfantée. Enfanter (l'artiste), au sens littéral et figuré. Je suis révoltée et très inquiète pour la suite.*

* Le *Dauphiné*, organe de presse locale. / Le *Postillon*, journal local indépendant.

J'ai donc entrepris un ouvrage littéraire, puisqu'aucun artiste ne s'est jamais fait entendre sans le concours des mots (des siens ou ceux d'un autre, journaliste, critique, complice). J'ai pensé éclairer, sous la surface, la réalité d'une posture, d'une histoire, mon histoire de l'art, d'une trajectoire, vers ce NOUS SOCIAL qui m'obsède, me révolte, me fascine et m'inspire.

Mon travail d'artiste depuis 20 ans, se déploie AVEC l'autre, depuis toujours. Avec le modèle peint, le public, l'habitant, et l'autre artiste aussi. Je fais lien, j'entre en relation, je considère. Le vivant, le phénomène créatif, l'improvisation. Posture philosophique, poétique, littéraire, politique, qui semble n'intéresser personne. Alors que mon travail est très apprécié, fait rire, émerveille, invite au dialogue.

J'abhorre la politique de l'entre soi. Je suis tant niée, interdite, méprisée. C'est incroyable. Ça n'intéresse personne.

J'ai écrit, sollicité les institutions, le CNAC, le directeur du Musée de Grenoble (qui m'a pourtant tant permis il y a 20 ans).*

Des dizaines de courriers ces dernières années. J'appelais à rencontrer sérieusement mon travail, mon projet Acoeur, à porter un regard sur ma réalité, et peut-être apporter un conseil, un contact, une idée. Lettres mortes.

* Centre Nationale d'Art Contemporain de Grenoble.

J'ai rencontré des gens friqués, des millionnaires, des grenoblois. Mais toujours le même conseil, la même vision, ahurissant. On me conseille d'entreprendre, de monter une entreprise, de devenir entrepreneuse, d'ouvrir un café, une boutique, une galerie ! Mais merde, j'entrepris déjà de toutes mes forces, artistiquement !

Comment vivre alors, si je suis tant niée par ceux-là même qui font la Culture ? Quelle intelligence mettre à l'oeuvre ? Comment survivre encore, face à tant de mépris, de négation, de frilosité, d'indifférence ? À 40 ans ? Faudrait-il que je sois décédée, pour que mon travail prenne une place ? Faudrait-il de que je monte à Paris, à la Bovary ?

L'ouvrage littéraire que je publie chapitre après chapitre sur le net (urgence, audace, révolte, amour) est dédié à encourager, à porter un (autre) regard sur notre réalité. Dédié aussi à botter le cul aux artistes, ces centaines d'artistes locaux que j'ai accueilli tout au long du projet Acoeur et qui se dédouanaient de penser cette question, que j'offrais à considérer URGEMMENT : quelle éthique pour la culture (solidaire) ? Je veux dire, quelle éthique relationnelle entre gens de la culture ? On dirait bien que la culture ne veut pas de moi. Je suis une culture à moi seule, une culture hors Culture. Nous sommes si nombreux.

Dans ton entretien aux éditions Zulma (avec Carole Guibaud) tu en appelles à l'art et aux artistes, aux poètes, à la littérature, à ces créatifs susceptibles

d'engager un autrement, un autre monde, une autre relation au vivant...

Aurélien, je fais partie de ces "autrement", qui se trouvent en permanence coincés. Je continue, puisqu'il en va de ma survie morale, mais je fatigue. J'aimerais pouvoir travailler tranquillement. Je ne me soucis pas d'exposer ni de savoir me vendre, ni même d'avoir une tribune. Je me soucis de créer. Si je suis bien connectée à l'autre par milliers, je reste hors-circuit à Grenoble, dans un monde de l'art incarné que je dérange tant. Aucune galerie ne m'a même répondu. Et plus j'avance, plus je dérange...

Je cherche (sans savoir comment chercher) un soutien, un mécène, un employeur, un collectionneur, qui me permette de travailler sans cet abominable stress hebdomadaire permanent, relatif à mes premières nécessités (logement et nourriture).

Je parle d'un revenu minimum de 1000 euros par mois, relatif à mon travail d'artiste ou d'un job auquel je consacrerai 14 à 20 heures par semaine, qui contribuerait à ce monde nouveau dont tu parles (et me laisserait le temps indispensable à mon activité artistique).

Je parle de tout ce qui pourrait contribuer à m'éviter cette angoisse quotidienne, éreintante que je redoute paralysante.

Je parle de ce défi inquiétant de trouver un témoin, un complice, une issue, les moyens essentiels pour continuer à épanouir mon art, ma vie.

Qui soutiendra ? Je ne sais pas comment faire Aurélien.

Gauguin disait : « Ce qui est terrible dans la misère c'est l'empêchement au travail, au développement des facultés intellectuelles (...) Il est vrai que par contre, la souffrance vous aiguise le génie. Il n'en faut pas trop cependant - sinon elle vous tue. »

Malgré les grandes difficultés d'une vie et la misère que j'ai traversé tout au long du projet Acoeur, j'ai bien traversé, j'ai bien tenu le coup, je n'ai jamais abandonné. Je continue vaillamment, avec joie, me renouvelle encore, convaincue que le jeu en vaut la chandelle, c'est vital. Mais la précarité de ma situation est insupportable. Chaque semaine se pose la question de savoir comment manger, mon RSA ne me permettant pas de subvenir à mes besoins premiers. Toujours ce double défi : réaliser mon art en consolidant ma posture sociale dans le réel d'un NOUS à reconsidérer et subvenir à mes besoins sans risquer l'épuisement. Je m'efforce de trouver comment traverser encore à coup de 50 balles par-ci, 20 balles par-là, jour après jour et c'est effroyable.

Alors si tu as une idée, une question, un plan, une opportunité, une proposition, un projet : je suis là, Aurélien.

Bisous ! Et courage aussi !

Sarah Anton